

Eugène Varga

***LE CAPITAL DE K. MARX
ET LE CAPITALISME MODERNE***

1961

Source : Publié pour la première fois dans la revue *Kommunist*, 1961, n° 17. Réédité dans E.C. ВАРГА *Избранные произведения*, Издательство «Наука», Москва, 1974, Tome II, pp. 408-430. Traduction de travail à partir de cette réédition.

LE CAPITAL DE K. MARX ET LE CAPITALISME MODERNE

Le Capital de K. Marx est l'ouvrage fondateur du marxisme-léninisme, la doctrine de la révolution socialiste victorieuse. *Le Capital*, avec les autres œuvres de K. Marx, les œuvres de F. Engels et de V. I. Lénine et les documents de notre Parti, constitue la base théorique du nouveau programme du Parti Communiste de l'Union soviétique, ainsi que de tous ses programmes précédents.

Le Manifeste du parti communiste, l'introduction de *Contribution à la critique de l'économie politique*, *Le dix-huit Brumaire de Louis Bonaparte* et d'autres écrits de Marx font partie intégrante du marxisme. Cependant, *Le Capital* en est le cœur. Marx lui-même a toujours considéré *Le Capital* comme l'œuvre de sa vie.

Le Capital est l'idéal du travail scientifique : il combine l'étude la plus profonde et la plus détaillée des faits avec la généralisation la plus large, l'analyse de l'essence du mode de production capitaliste et des lois de son développement avec l'anticipation scientifique de sa disparition imminente.

Au cours de ma longue vie, j'ai étudié en profondeur *Le Capital* d'innombrables fois. Mais lorsque je le relis, j'y trouve des pensées auxquelles je n'ai pas prêté suffisamment attention auparavant, des pensées que j'ai sous-estimées, des pensées qui ont encore toute leur pertinence aujourd'hui. Je voudrais donner un seul exemple. À propos de la domination de l'Église catholique au Moyen Âge, Marx écrit : "Plus une classe dominante est capable d'accueillir dans ses rangs les hommes les plus importants de la classe dominée, plus son oppression est solide et dangereuse."¹

En effet, l'une des raisons les plus importantes de la force relative du pouvoir de la bourgeoisie dans les pays capitalistes hautement développés réside dans la capacité des classes dirigeantes à corrompre systématiquement certains représentants éminents du mouvement ouvrier, à les "accueillir dans leurs rangs" et à les transformer en bourgeois contre-révolutionnaires.

Son inépuisable richesse de pensée fait du *Capital* une source éternelle de sagesse pour les chercheurs sérieux de l'histoire présente, passée et future de l'humanité. Il ne nous appartient pas de passer en revue l'ensemble du contenu du *Capital*. Nous voudrions seulement noter que, contrairement à de nombreux économistes bourgeois, qui – à l'exception de quelques classiques, comme Quesnay, Smith, Ricardo – glissent à la surface des phénomènes, Marx révèle *l'essence intérieure, les lois du développement du capitalisme*.

La base du mode de production capitaliste, ainsi que de toutes les autres formations sociales de classe, est l'exploitation de l'homme par l'homme. Cependant, sous le capitalisme, contrairement aux formations précédentes, l'exploitation est voilée par la vente et l'achat de la force de travail comme une marchandise, à un prix, déguisé par une égalité apparente entre l'acheteur et le vendeur de la force de travail sur le marché du travail.

¹ K. Marx et F. Engels, *Œuvres*, vol. 25, partie II, pp. 150. [*Le Capital*, livre III, ES, t 7, p. 260.]

Dans *le Capital*, Marx a entrepris d'exposer l'essence même du capitalisme, de révéler le mécanisme de l'exploitation. Marx montre comment, dans le processus de production, les travailleurs créent une plus-value, qui est appropriée par les capitalistes, réalisée en vendant les marchandises à leur valeur marchande, transformée en profit et finalement distribuée aux différentes couches des classes dominantes sous forme de revenus commerciaux, d'intérêts et de rentes foncières. Tout revenu non salarial sous le capitalisme, sous quelque forme que ce soit, a pour seule source la plus-value produite par le prolétariat. Le désir d'appropriation de la plus-value, la soif de profit, est la force motrice du capitalisme.

Marx, le plus grand scientifique, nous donne un modèle d'analyse objective et profondément scientifique du mode de production capitaliste. Mais il ne reste pas un observateur indifférent. *Le Capital* est une œuvre hautement émotionnelle, elle respire la haine envers la bourgeoisie et le ressentiment envers tous les apologistes du capitalisme et les falsificateurs de l'économie politique, de l'histoire et de la philosophie. Elle est imprégnée d'une fervente sympathie pour les travailleurs exploités, notamment les femmes et les enfants, dont Marx a étudié de près la situation à travers les matériaux des statistiques officielles anglaises. Marx parle avec enthousiasme de toute action révolutionnaire du prolétariat, même la plus insignifiante. *Le Capital est un livre sur la lutte des classes, une justification scientifique de l'inévitabilité de la victoire finale du prolétariat dans le monde entier.*

L'analyse économique du capitalisme dans *Le Capital* est étroitement liée aux réflexions de Marx sur les formations sociales précapitalistes, sur les conditions historiques préalables et le processus d'émergence de l'ordre social capitaliste, sur la méthodologie de l'analyse économique ; cette analyse est entrelacée avec la critique des économistes bourgeois (bien que moins détaillée que dans les *Théories sur la plus-value*), avec des remarques sur les caractéristiques communes dans l'économie de toutes les formations sociales, sur la future société socialiste et communiste, avec des réflexions et des remarques sur des problèmes philosophiques : la méthode dialectique, la dépendance de la conscience et de l'idéologie des hommes par rapport à leur être, etc.

Par conséquent, les tentatives de présenter la doctrine économique de Marx de manière isolée échouent. Elles sont presque toujours non dialectiques, sèches, dépourvues de l'esprit de la lutte des classes².

*

* *

K. Marx a toujours souligné la différence entre les lois du mode de production capitaliste et les lois de la nature. Avec Marx, la loi, en tant que relation interne entre les phénomènes et les processus, se révèle comme le résultat de la lutte de différentes tendances, comme étant la tendance dominante. Il écrit : "Somme toute, dans l'ensemble de la production capitaliste, la loi générale ne s'impose comme tendance dominante qu'approximativement et de manière complexe et se présente comme une moyenne de fluctuations éternelles qu'il est impossible de fixer rigoureusement"³.

² La plus célèbre de ces tentatives est le livre autrefois populaire de K. Kautsky, *La doctrine économique de Karl Marx*. En réponse aux plaintes des lecteurs selon lesquelles le livre de Kautsky était mal compris, Victor Adler, leader de la social-démocratie autrichienne avant la Première Guerre mondiale, a déclaré : "Je connais un bon commentaire sur le livre de Kautsky : *Le Capital* de Karl Marx."

³ K. Marx et F. Engels, *Œuvres*, vol. 25, partie I, p. 176. [*Le Capital*, livre III, ES, t. 6, p. 178.]

Dans son analyse, Marx applique systématiquement la méthode dialectique. Nous aimerions rappeler au lecteur les mots suivants de Lénine :

"Marx, dans le « Capital », analyse d'abord le rapport de la société bourgeoise (marchande) le plus simple, habituel, fondamental, le plus massivement répandu, le plus ordinaire, qui se rencontre des milliards de fois : l'échange des marchandises. L'analyse fait apparaître dans ce phénomène élémentaire (dans cette « cellule » de la société bourgeoise) *toutes* les contradictions (respectivement les germes de *toutes* les contradictions) de la société contemporaine. L'exposé nous montre ensuite le développement (*et la croissance et le mouvement*) de ces contradictions et de cette société dans la somme de ses diverses parties, depuis son début jusqu'à sa fin.

Telle doit être la méthode d'exposition (respectivement d'étude) de la dialectique en général..."⁴

Le Capital est un modèle de dialectique, un exemple de son application correcte. L'affirmation des critiques bourgeoises selon laquelle *Le Capital* contient d'innombrables répétitions repose sur une mauvaise compréhension de la dialectique. Il n'y a pas de répétition dans *Le Capital* ! Ce qui, pour le penseur non dialectique, semble une répétition inutile, c'est l'étude du sujet sous différents angles. Un exemple serait une analyse du capital lui-même.

Du point de vue de la formation de la valeur et de la plus-value, le capital se décompose en capital constant et capital variable ; cette dernière partie crée une nouvelle valeur, comprenant la plus-value.

Du point de vue du transfert de la valeur existante au nouveau produit, le capital se divise en capital fixe (bâtiments, machines et équipements) dont la valeur est transférée au produit progressivement, sur une longue période, au cours de plusieurs rotations du capital, et en capital circulant (matières premières, matières auxiliaires, etc.) dont la valeur est entièrement transférée au nouveau produit à chaque rotation.

En termes de fonction, il y a le capital industriel, le capital d'emprunt et le capital commercial. Le capital industriel prend différentes formes : il commence son activité sous forme monétaire ; suite à l'achat de moyens de production et de travail, il prend la forme de capital productif, qui pendant un certain temps est dans le processus de production, où il se charge de la plus-value ; après la fin du processus de production, il prend à nouveau la forme de marchandises, mais il s'agit de marchandises nouvellement produites, dont la valeur est plus grande qu'avant le début du processus de production. Ensuite, si la marchandise est réalisée, le capital prend à nouveau la forme monétaire, mais le montant de l'argent est déjà supérieur au montant initial.

Après une analyse complète du capital individuel, Marx analyse le mouvement du capital social agrégé. Et il ne s'agit en aucun cas d'une "répétition", mais d'une étape nécessaire de l'analyse. Marx dit : "Il ne s'agit pas ici de définitions sous lesquelles on classerait les choses, mais de fonctions déterminées qui s'expriment par des catégories déterminées"⁵.

Le reproche des professeurs bourgeois selon lequel Marx n'aurait pas eu une théorie complète des crises est également basé sur une mauvaise compréhension de la dialectique. En réalité, Marx a créé la seule théorie correcte des crises. Au stade de l'analyse de la reproduction simple, il prouve la *possibilité* de crises ; dans l'analyse du processus de production capitaliste dans son ensemble, il

⁴ V. I. Lénine, *Œuvres complètes*, vol. 29, p. 318. [Lénine, *Œuvres*, t. 38, p. 344-345].

⁵ K. Marx et F. Engels, *Œuvres*, vol. 24, p. 254. [*Le Capital*, livre II, ES, t. 4, p. 209.]

prouve l'*inévitabilité* de crises périodiques de surproduction. La justesse de cette théorie de Marx est confirmée par l'expérience de tout un siècle !

*

* *

Le Capital est-il vraiment un livre incompréhensible ou, comme le prétendent de nombreux critiques bourgeois, un livre totalement inintelligible ?

Le Capital, bien sûr, n'est pas une œuvre de fiction. Il faut de la patience et du travail pour le comprendre. Cela est dû à la profondeur et à la richesse des pensées qu'il contient, et aussi au fait que l'essence du mode de production capitaliste, telle que révélée par Marx, diffère fortement de la "réalité" habituelle, c'est-à-dire de la forme extérieure de manifestation de cette essence.

Par conséquent, subjectivement, *le Capital* est difficile à lire. Mais objectivement, ce livre est très intelligible ; il est construit de façon strictement logique, chaque partie successive est basée sur les résultats des parties précédentes ; il ne contient aucune ambiguïté, aucune incertitude, aucune contradiction non dialectique. Les livres des économistes bourgeois sont incompréhensibles, bien qu'ils soient faciles à lire. Au lieu de s'intéresser à l'essence du capitalisme, ils traitent de ses manifestations superficielles. Par conséquent, ces livres peuvent être interprétés de différentes manières ; ils sont légers dans leur érudition extérieure. Ils sont objectivement incompréhensibles car ils ne contiennent rien de significatif.

Qu'est-ce qui détermine la difficulté subjective de l'étude du *Capital* ? D'abord, à cause de ce qui est la plus grande vertu de cet ouvrage : il analyse non pas des phénomènes superficiels, mais l'essence du capitalisme. Sous le capitalisme, on inculque aux gens, dès l'enfance, l'illusion (les efforts des apologistes de la "libre entreprise" y contribuent dans une large mesure) que le capitaliste donne aux travailleurs du travail et du pain, qu'il les "entretient". Par conséquent, la déclaration absolument correcte de Marx selon laquelle "l'argent qu'on avance ici à l'ouvrier n'est qu'un équivalent converti d'une partie de la valeur-marchandise qu'il a lui-même produite"⁶ est subjectivement difficile à comprendre. Il n'est pas non plus facile de comprendre que ce n'est pas le capitaliste qui "donne du pain" au travailleur, mais qu'en réalité le travailleur entretient le capitaliste.

Sous le capitalisme, les gens s'habituent à l'idée que tout peut être acheté avec de l'argent. Il est donc subjectivement difficile de comprendre que la capacité à servir de moyen d'achat n'est pas une propriété de l'argent lui-même, mais l'expression d'une certaine relation sociale, l'expression de l'économie marchande.

Les gens savent que l'on peut placer de l'argent dans une caisse d'épargne et recevoir des intérêts sur cet argent. Nous pouvons donc facilement croire l'affirmation des économistes vulgaires selon laquelle le capital lui-même a la propriété de créer du profit. Pour comprendre la véritable source de tous les profits, nous devons surmonter l'illusion fermement ancrée que l'argent génère automatiquement des profits.

Le capitaliste qui vend des biens sur le marché et le consommateur qui achète ces biens sont quotidiennement convaincus que le prix des biens dépend de l'équilibre de l'offre et de la demande, de la concurrence. Il leur est difficile de pénétrer dans l'essence du phénomène, à savoir que le prix des biens sur le marché est en définitive déterminé (hors fluctuations aléatoires) par la valeur sociale.

⁶ K. Marx et F. Engels, *Œuvres*, vol. 24, p. 82. [*Le Capital*, livre II, ES, t. 4, p. 66.]

Toute l'"expérience de vie" de l'homme de la société capitaliste, son "sens commun" fait qu'il lui est difficile de comprendre l'essence du capitalisme telle qu'elle est révélée dans *Le Capital*.

La position de classe et les convictions politiques du lecteur constituent également un facteur subjectif important. Le travailleur sous le capitalisme, bien qu'il ait rarement l'occasion de comprendre les détails et les subtilités du capital en tant que relation sociale, comprend sans difficulté son essence – l'exploitation – à partir de sa propre expérience. Il doit travailler dur tous les jours et vit mal ; le capitaliste, par contre, sans travailler, vit bien. Un communiste qui se bat contre l'ordre capitaliste a plus de facilité à comprendre *Le Capital* que les défenseurs de cet ordre.

Les capitalistes, les professeurs bourgeois d'économie politique au service du capital, tous ceux qui ont intérêt à préserver l'ordre capitaliste, trouvent *Le Capital* incompréhensible parce qu'ils ne veulent pas le comprendre en raison de leurs intérêts de classe.

Comprendre *Le Capital*, c'est déchirer le voile des mensonges sur les bienfaits de la bourgeoisie et du capitalisme, c'est admettre que le capitalisme n'est pas une formation sociale éternelle mais historiquement condamnée.

Les critiques bourgeoises du *Capital* reprochent souvent à Marx de s'être trop concentré sur la production et de ne pas avoir accordé l'importance nécessaire à la consommation. C'est faux. La consommation et la production forment une unité dialectique et sont toujours considérées par Marx dans une relation de réciprocité. Marx caractérise de manière claire et concise la consommation comme le but ultime de la production. Il écrit : "...la production de capital constant ne se fait jamais pour elle-même, mais uniquement parce qu'il s'en utilise davantage dans les sphères de production qui produisent pour la consommation individuelle."⁷

Il est bien connu que Marx considère que la cause ultime du caractère inévitable des crises de surproduction est la contradiction entre le désir du capital d'une expansion illimitée de la production et la demande solvable limitée des masses dans la société capitaliste. Marx a été le premier économiste à analyser la consommation de travail dans le processus de production et à montrer son importance dans la création de la plus-value.

La critique bourgeoise du *Capital* est superficielle et erronée, parce que les critiques, sans comprendre la dialectique, ne considèrent que des parties individuelles de ce travail, prises hors de la connexion générale. *Le Capital ne peut être compris que comme un tout*.

Le conflit qui a éclaté au début du 20^e siècle au sujet de l'interprétation des schémas de reproduction du capital social total montre ce à quoi peut conduire le non-respect de ces exigences. Les opportunistes "orthodoxes" – Kautsky, Hilferding et d'autres – prétendaient que la reproduction capitaliste, conformément aux schémas de Marx, pouvait soi-disant avoir lieu sans perturbation. Hilferding est allé jusqu'à déclarer dans une société scientifique bourgeoise en 1926 : "il est bon que le deuxième livre du *Capital* soit peu lu, car des schémas de reproduction on peut conclure que le capitalisme est éternel". Au contraire, la révolutionnaire Rosa Luxemburg a soutenu que les diagrammes de Marx prouvaient que l'effondrement automatique du capitalisme était inévitable en raison de l'impossibilité de l'accumulation du capital.

Il est clair que les deux côtés avaient tort, car ils ignoraient *Le Capital* dans son ensemble et partaient du point de vue erroné selon lequel Marx avait tracé le processus réel et effectif de la

⁷ K. Marx et F. Engels, *Œuvres*, vol. 25, partie I, p. 335. [*Le Capital*, livre III, ES, t. 6, p. 314.]

reproduction capitaliste. L'affirmation des opportunistes contredit l'ensemble de l'enseignement de Marx : l'inévitabilité des disproportions, des crises périodiques de surproduction, l'inévitabilité du renversement de la domination capitaliste par le prolétariat révolutionnaire. L'esprit du *Capital* comme base scientifique de la lutte des classes contredit également la conception de Rosa Luxemburg. L'accumulation du capital se poursuit à un rythme soutenu, malgré la crise générale du capitalisme, bien qu'un demi-siècle se soit écoulé depuis la publication du livre de Rosa Luxemburg.

Les diagrammes de Marx montrent les conditions les plus générales dans lesquelles le processus de reproduction capitaliste pourrait se dérouler sans heurts. Mais Marx n'a jamais pensé qu'un équilibre constant, une proportionnalité sans cesse renouvelée, un déroulement sans heurts de la reproduction capitaliste étaient réellement possibles. Il dit lui-même ce qui suit à propos de ces systèmes : " Le fait que la production de marchandises est la forme générale de la production capitaliste [...] il s'ensuit certaines conditions particulières [pour l'échange normal dans ce mode de production et, partant] pour le cours normal de la reproduction, que ce soit à l'échelle simple ou élargie. Elles se convertissent en autant de conditions d'un développement anormal, en possibilités de crises, puisque l'équilibre – étant donné la forme naturelle de cette production, est lui-même fortuit"⁸.

Dans *Le Capital*, nous trouvons de nombreuses déclarations similaires, et il est étrange que les deux parties aient pu si mal comprendre les plans de Marx.

*

* *

Après la publication du premier livre du *Capital*, les classes exploiteuses ont lancé une lutte acharnée contre le marxisme. Au début, la bourgeoisie a essayé de passer sous silence *Le Capital*. Lorsqu'ils ont échoué, ils se sont retournés contre *Le Capital* avec des apologistes du capitalisme, notamment des professeurs d'économie politique. Il n'y avait pratiquement pas un seul professeur d'économie allemand dans le dernier quart du XIX^e siècle qui n'ait pas publié un livre ou un pamphlet réfutant *Le Capital*.

Mais la campagne des professeurs bourgeois n'a pas fait les effets escomptés : le marxisme devenant de plus en plus l'idéologie des travailleurs révolutionnaires, la bourgeoisie a changé de tactique. Au lieu d'une attaque frontale brutale, un discrédit "laudatif" du marxisme a commencé, une émasculature de l'esprit révolutionnaire du *Capital*. À cette fin, la bourgeoisie a mobilisé les dirigeants de la social-démocratie de droite. Les ouvrages "scientifiques" de Bernstein, David, Hertz, Hildenbrandt et autres se succèdent, critiquant certaines dispositions du marxisme et cherchant à diluer le contenu révolutionnaire du *Capital*. Cette ligne de lutte contre le marxisme, nous la retrouvons encore aujourd'hui dans les livres de Laski, Strachey, Browder et autres.

La victoire du prolétariat russe lors de la grande révolution socialiste d'octobre a entraîné un nouvel essor de l'influence du marxisme dans le monde entier. La II^e Internationale, en faillite, est remplacée par la III^e Internationale, révolutionnaire. La bourgeoisie a trouvé la lutte idéologique contre le marxisme insuffisante : dans un certain nombre de pays, elle a porté le fascisme au pouvoir ; les partis communistes et même socialistes ont été interdits.

Après la Seconde Guerre mondiale, la bourgeoisie a de nouveau changé ses méthodes de lutte contre *Le Capital*. Elle réalise que lorsqu'un tiers de l'humanité, s'étant débarrassé des chaînes du

⁸ K. Marx et F. Engels, *Œuvres*, vol. 24, p. 563. [*Le Capital*, Livre II, ES, T. 5, p. 141.]

capitalisme, construit avec succès une société socialiste et communiste, *Le Capital* ne peut être vaincu par des méthodes de simple négation. Le marxisme est correct, affirment les idéologues de la bourgeoisie et de la social-démocratie de droite, mais seulement pour les pays sous-développés ; pour les pays hautement développés, il ne convient pas, car dans ces pays, le capitalisme n'a rien de commun avec le capitalisme de l'époque de Marx, il en diffère radicalement et a en fait cessé d'être un capitalisme...

Examinons de plus près cette toute nouvelle ligne de lutte contre le marxisme, contre *Le Capital*.

Le capitalisme moderne reste le même ordre social qu'au moment de l'apparition du *Capital*. Les lois de son développement restent les mêmes. La recherche du profit, du plus grand profit possible, est toujours la force motrice de la production capitaliste. Maintenant, comme avant, la source du profit est la plus-value produite par les travailleurs et appropriée par la bourgeoisie. Aujourd'hui encore, le travailleur, pour vivre, doit vendre sa force de travail tous les jours. Aujourd'hui encore, les capitalistes peuvent vivre dans le luxe sans travailler. La concentration et la centralisation du capital se poursuivent, le processus de faillite des petits producteurs, des petits et moyens capitalistes se poursuit. La contradiction fondamentale du capitalisme – entre le caractère social de la production et l'appropriation privée – continue d'exister ; par conséquent, les crises, le chômage de masse, la lutte des classes entre le capital et le travail persistent.

En outre, sur certains points importants, le capitalisme actuel est plus conforme à la conception théorique du *Capital* qu'à l'époque de Marx. Comme on le sait, Marx, pour simplifier son analyse, considérait une société capitaliste "pure" ne comprenant que deux classes : les prolétaires et les capitalistes, même s'il était bien sûr parfaitement conscient qu'une proportion importante des travailleurs sont de petits producteurs de marchandises. De nos jours, la grande majorité de la population (par exemple, 95 % en Angleterre) est constituée de prolétaires (ouvriers et employés).

Marx partait du principe que la production capitaliste englobait toutes les branches de l'économie, bien qu'à l'époque, l'agriculture (à l'exception partielle de l'Angleterre) était principalement menée selon des méthodes primitives et était essentiellement de subsistance. Aujourd'hui, dans les pays hautement développés, l'agriculture est menée à l'aide de machines sophistiquées et constitue une branche de la production capitaliste où la composition organique du capital se rapproche souvent de celle de l'industrie.

Passons maintenant aux "arguments" des défenseurs de la théorie du changement radical du capitalisme dans les pays capitalistes hautement développés. Ils affirment que les travailleurs des pays capitalistes "riches" sont prétendument devenus eux-mêmes capitalistes. Quelle absurdité démagogique ! De nombreux travailleurs américains achètent une voiture ou même une maison en plusieurs versements ; ils prennent des assurances-vie pour que leur famille ne tombe pas immédiatement dans la misère en cas de décès du soutien de famille. Certains ont même des économies. Mais sont-ils des capitalistes ? Pas du tout ! Comme avant, ils doivent vendre leur force de travail au capitaliste. Comme avant, ils sont exploités. Le capitaliste est quelqu'un qui peut vivre sans travailler mais en exploitant les autres.

Un type particulier de démagogie est l'achat largement annoncé d'actions par les travailleurs, en particulier les travailleurs américains. De nombreux capitalistes imposent aux ouvriers et aux employés des actions de leurs entreprises, dans l'espoir de les intéresser à l'augmentation des bénéfices de l'entreprise et de consolider leur domination sur la société anonyme (plus la masse des petits actionnaires d'une entreprise est importante, plus l'actionnariat pour la contrôler est réduit).

Dans la presse américaine, on affirme souvent qu'il y a plusieurs millions d'actionnaires aux États-Unis et que, de ce fait, le capital appartient prétendument à tout le monde. Pour cette raison, disent-ils, il n'y a pas de distinction entre les capitalistes et les travailleurs aux États-Unis. Quel mensonge ! La possession d'une ou plusieurs actions rapporte à un travailleur 10 à 25 dollars par an, il était et reste donc un travailleur exploité, un prolétaire.

L'ancien chef du parti travailliste Gaitskell a inventé une nouvelle version de cette fausseté : il a prétendu que l'Angleterre n'est plus un pays capitaliste parce que tous les gens travaillent dans ce pays. Apparemment, M. Gaitskell considère comme du travail la perception de dividendes par les rentiers, de fermages ou de loyers par les propriétaires. Mais même la collecte de ces revenus pour les capitalistes est effectuée par des salariés !

En Occident, on entend souvent parler de "socialisme managérial", qui se résume au fait que les capitalistes ne sont plus les propriétaires des entreprises, puisque la gestion de ces dernières est entre les mains de salariés, de directeurs, de soi-disant managers.

C'est absurde ! Le propriétaire de la majorité des actions est le véritable propriétaire de l'entreprise. McNamara, ancien secrétaire à la guerre des États-Unis, a été un temps président des usines Ford, alors que Ford lui-même n'était qu'un membre du conseil d'administration. Cependant, Ford aurait pu évincer McNamara à tout moment, car ce dernier n'était qu'un employé de Ford.

Les apologistes du capitalisme prétendent que le succès économique de l'Union soviétique et d'autres pays socialistes ne dépend pas du système socialiste lui-même, mais de la planification effectuée. Ils assurent également que la planification peut garantir le même taux de progrès économique sous le capitalisme que sous le socialisme.

Il s'agit soit d'une tromperie, soit d'une mauvaise compréhension de l'essence de la planification socialiste. La société ne peut planifier l'économie que si les moyens de production, du moins la partie décisive de ceux-ci, sont des propriétés socialistes. Sous le capitalisme, où la partie décisive des moyens de production est entre les mains des capitalistes, où les capitalistes et leurs syndicats peuvent, selon leurs intérêts personnels, produire certaines marchandises ou arrêter de les produire, vendre ou ne pas vendre leurs produits, augmenter ou baisser leurs prix, la planification est impossible.

Il est vrai que dans un certain nombre de pays bourgeois, comme la France, l'Italie et d'autres, il existe des plans pluriannuels. Mais quels sont ces plans ? L'État ne prévoit que le développement du secteur public. Pour le secteur privé, qui est beaucoup plus important, seules des projections de développement spontanées sont réalisées, sur la base des résultats des années précédentes. Le secteur public étant adjacent au secteur privé et étroitement lié à celui-ci, il est fortement influencé par l'anarchie du marché capitaliste. Cela rend la planification du secteur public également peu fiable. La "régulation" par l'État des investissements en capital, des prix, du commerce extérieur dans le secteur privé n'est efficace que si elle sert les intérêts des grands capitalistes. Sinon, ils trouvent de nombreux moyens de la contourner. La planification au sens réel du terme est impossible dans l'anarchie de la production capitaliste.

En soulignant, contrairement à la démagogie bourgeoise et sociale-démocrate, que le capitalisme moderne est le même ordre social, avec les mêmes lois de développement qu'à l'époque de Marx, nous ne voulons nullement dire que le capitalisme n'a subi aucun changement. Ces changements sont si importants et nombreux qu'il n'est pas possible de les aborder en détail dans un seul article. Cependant, ces changements ont été prévus par Marx.

Le capitalisme anglais du troisième quart du XIX^e siècle, sur l'étude duquel se fonde d'abord *Le Capital*, malgré la "révolution industrielle" de la fin du XVIII^e siècle, malgré le fait qu'il possédait le plus puissant empire colonial, était, du point de vue moderne, un capitalisme peu développé, primitif, pauvre. L'appareil de production et de transport était arriéré. La vapeur était la seule forme d'énergie dans les usines, les chemins de fer et les navires. Une grande partie de la flotte était encore constituée de voiliers. Il n'y avait pas de moteurs électriques, pas de voitures, pas d'avions, pas de téléphone et pas de radio. L'industrie lourde était faiblement développée ; la production de fer en 1871 était de 4,7 millions de tonnes ; la sidérurgie était négligeable. Le capitalisme anglais de l'époque était principalement représenté par l'industrie légère. L'industrie textile dominait.

La productivité du travail était faible en raison du retard technique général. Les patrons obligeaient les travailleurs à travailler 10 à 12 heures par jour. Les salaires étaient bas, le niveau d'exploitation était élevé et les travailleurs vivaient dans une pauvreté abjecte. La concentration de la production était très faible ; la principale industrie, le textile, employait en moyenne 165 travailleurs dans une usine en 1870.

En 1885, la richesse nationale de l'Angleterre était estimée à 10 milliards de livres, dont plus de la moitié n'était pas constituée de capital productif, mais de terres, de logements, de meubles, de biens publics et municipaux. Le capital ne s'élevait qu'à 4,5 milliards de livres, dont 1,4 milliard seulement était investi dans l'industrie et le commerce et presque autant (1,3 milliard) à l'étranger.

En comparaison, en 1960, les actifs de General Motors valaient 8,5 milliards de dollars, soit 3 milliards de livres. Même en tenant compte de la dépréciation des monnaies, c'est l'équivalent du capital investi dans l'industrie en Angleterre à l'époque de Marx.

Le gouvernement britannique était également pauvre : au cours de l'année fiscale 1877/78, les dépenses publiques totales étaient de 80 millions de livres, y compris les dépenses militaires et navales (28,6 millions de livres). Aujourd'hui, les dépenses militaires de l'Angleterre sont estimées à plus de 1500 millions de livres par an.

La bourgeoisie n'était pas non plus riche selon les conceptions modernes, bien qu'il y ait déjà à cette époque une couche parasitaire considérable de rentiers en Angleterre. La grande majorité des capitalistes dirigeaient personnellement des entreprises ; la bourgeoisie vivait frugalement et accumulait des fonds. Il va sans dire que les autres pays capitalistes de l'époque étaient techniquement encore plus arriérés, encore plus non-développés, encore plus pauvres que l'Angleterre.

C'est un témoignage du génie de Marx qu'en analysant ce capitalisme "classique", pré-monopolistique, qui existait dans une partie relativement petite du globe, il a identifié les lois internes de son développement et a déterminé son avenir⁹.

Oui, le capitalisme moderne est incomparablement plus développé, plus productif et plus riche qu'à l'époque de Marx. Toutefois, il ne s'agit que d'une différence quantitative. La différence décisive est historiquement qualitative.

⁹ K. Marx a écrit : "L'économiste bourgeois, incapable de distinguer la forme du fond, ferme les yeux à ce fait que, même chez les cultivateurs de l'Europe continentale et de l'Amérique du Nord, le fonds d'entretien du travail ne revêt qu'exceptionnellement la forme de capital" (Karl Marx et F. Engels, *Œuvres*, vol. 23, p. 581) [*Le Capital*, livre I, trad. J. Roy, ES, t. 3, p. 12].

À l'époque du *Capital*, le capitalisme était historiquement une formation sociale progressive. Elle devait remplir une importante mission historique : par le développement des forces productives, créer la base matérielle du socialisme, convertir les producteurs directs en prolétaires, rallier les travailleurs en d'immenses armées, les révolutionner, créer son propre fossyeur.

Le capitalisme moderne est une formation sociale historiquement dépassée et moribonde – déjà morte dans un tiers du globe – qui s'est objectivement transformée en un frein au progrès de l'humanité. C'est là que réside la différence qualitative décisive. La bourgeoisie n'a plus qu'un seul objectif : préserver son système obsolète. Comme le souligne le programme du PCUS, le socialisme devient de plus en plus un facteur décisif dans l'histoire mondiale.

Cela ne signifie pas que les pays capitalistes sont obligés de mener leur politique conformément aux exigences du monde socialiste. Mais cela signifie que la grande bourgeoisie, dans sa politique étrangère et souvent dans sa politique intérieure, doit tenir compte des rapports entre le monde capitaliste et le monde socialiste. Même ses relations avec les travailleurs ne peuvent être construites à l'ancienne, sur la base de ses seuls intérêts ; il doit veiller à ne pas accélérer le rythme de la révolution de la classe ouvrière. Parfois, elle doit même freiner des monopoles individuels qui, sans tenir compte des intérêts généraux de la grande bourgeoisie, aggravent les contradictions de classe. Un exemple frappant en est l'intervention de R. Nixon, alors qu'il était vice-président, dans la lutte contre la grève des métallurgistes des États-Unis dans le but de parvenir à un compromis.¹⁰

L'existence du monde socialiste et ses succès influencent de plus en plus la vie entière du monde capitaliste.

Depuis l'époque de la rédaction du *Capital*, la place des entreprises individuelles a été prise partout par les sociétés par actions. La concentration croissante a conduit à l'émergence de monopoles, de capitalisme monopolistique et d'impérialisme.

V. Lénine a conçu une doctrine cohérente du capitalisme moderne. Son *Impérialisme, stade suprême du capitalisme* représente une continuation et un développement créatif des idées du *Capital* de Marx. Lénine a répété à plusieurs reprises que les lois découvertes par Marx dans *le Capital* restent pleinement en vigueur sous l'impérialisme. La concentration a donné naissance à des monopoles. Les monopoles, qui volent tout le monde, les petites et moyennes entreprises capitalistes, ont porté la concentration à des proportions inouïes. Le capital des 100 plus grandes entreprises industrielles, commerciales et de transport des États-Unis s'élevait à la fin de 1960 à 176 milliards de dollars. Corrigé de la dépréciation de l'argent, ce montant est 17 fois supérieur à l'ensemble des capitaux investis dans l'industrie, le commerce et les transports en Angleterre à l'époque de Marx (1885). Avec l'accroissement des richesses, le parasitisme de la grande bourgeoisie s'est développé de façon monstrueuse. Aux États-Unis, en 1960, les dividendes et les intérêts s'élevaient à 40,8 milliards de dollars. Ce montant est égal au salaire annuel moyen de 12 millions de travailleurs industriels américains.

Il existe un écart énorme entre les revenus de l'oligarchie financière et ceux des travailleurs, qui ne cesse de se creuser.

¹⁰ Il s'agit de la grève des métallurgistes au cours de l'été 1959 et de la décision de la Cour suprême des États-Unis, le 7 novembre 1959, de mettre fin à la grève pour 80 jours en vertu de la loi Taft-Hartley. Après de longues négociations, le 4 janvier 1959, les entreprises sidérurgiques, sous la médiation du vice-président Nixon et du secrétaire au Travail Mitchell, signent un accord avec le syndicat des métallurgistes qui inclut certaines des revendications substantielles des travailleurs.[note de l'édition de 1974]

Il n'existe pas de statistiques sur les revenus des personnes les plus riches aux États-Unis, mais nous pouvons faire des estimations approximatives. La fortune du vieux Kennedy¹¹ est estimée à environ 300 millions de dollars. Si l'on suppose que cette richesse ne génère que 5 %, son revenu s'élève à 15 millions de dollars par an. Il est évident qu'une telle somme ne peut être dépensée pour la consommation personnelle. Les grandes capitales poursuivent leur croissance.

Le luxe des millionnaires américains tourne à la folie. Les journaux américains rapportent que Ford, à l'occasion du dix-huitième anniversaire de sa fille, a organisé une fête, à l'occasion de laquelle il a envoyé un jardinier de Paris et a planté 20 000 rosiers. Tout cela a coûté 225 000 dollars, soit l'équivalent du salaire annuel de 271 travailleurs agricoles.

Alors que les millionnaires américains inventent les choses les plus incroyables pour dépenser leurs revenus gagnés de façon parasitaire, il y a plus de 5 millions de chômeurs complets aux États-Unis, dont plus d'un million de personnes qui ont perdu leur droit aux prestations sociales et vivent de l'aumône de la charité. Alors que la bourgeoisie des pays hautement développés amasse des richesses incalculables, la majorité des habitants des pays économiquement sous-développés d'Asie, d'Afrique et d'Amérique latine continuent de vivre dans la pauvreté.

Contrairement à l'époque de Marx, la grande bourgeoisie est devenue une strate complètement parasite, qui n'a rien à voir avec la production. Le travail physique est effectué par des travailleurs salariés, la gestion technique des entreprises est assurée par des ingénieurs, le travail de bureau est effectué par des employés de bureau, les directeurs bien payés gèrent, la recherche scientifique est effectuée par des scientifiques salariés. La grande bourgeoisie est prodigue, engagée dans la "haute politique" et la spéculation.

L'ordre social qui a conduit à ces résultats est "historiquement mûr pour la destruction".

Comment maintient-il son existence ? Les moyens les plus importants sont :

1. *Le capitalisme monopolistique d'État*, qui combine le pouvoir des monopoles et de l'État pour maintenir le système social capitaliste dans les différents pays et dans l'ensemble du monde bourgeois. Le capitalisme monopolistique d'État a également un autre objectif : assurer, avec l'aide de l'État, l'enrichissement des monopoles par la redistribution du revenu national.

Ces objectifs sont politiquement contradictoires. Dans ses efforts pour maintenir l'ordre social capitaliste, la bourgeoisie monopoliste bénéficie du soutien des couches sociales dont la source de revenus est l'exploitation. Mais en réduisant les revenus de ces couches, le capital monopolistique les exproprie massivement, ce qui conduit à un isolement croissant des monopolistes et crée, comme le dit le programme du PCUS, la possibilité d'unir le peuple entier dans la lutte contre la domination des monopolistes.

Le capitalisme monopolistique d'État doit être strictement distingué du capitalisme d'État : le premier est historiquement réactionnaire, le second, dans les pays économiquement peu développés, est historiquement relativement progressiste, car il favorise le développement des forces productives.

2. *Un appareil de répression*, qui n'a jamais été aussi puissant et coûteux dans l'histoire du capitalisme : l'armée, la police, la gendarmerie, la justice, les prisons, etc.

3. le soi-disant "*État-providence*" supra-classe. Par tous les moyens possibles les idéologues de l'impérialisme sèment l'illusion que les activités de l'État capitaliste servent les intérêts des

¹¹ Le père de feu le président J. F. Kennedy.[note de l'édition de 1974].

travailleurs. En réalité, elle sert principalement les intérêts de la grande bourgeoisie. La politique de l'État en matière de sécurité sociale, de soins de santé, etc. vise, d'une part, à maintenir la santé des travailleurs dans un état nécessaire à leur exploitation et, d'autre part, à les rapprocher politiquement de l'ordre existant. Avec les exigences que la technologie moderne impose aux travailleurs, le capitaliste ne peut se passer d'une scolarité obligatoire universelle. En 1960. L'Union des employeurs d'Angleterre, par exemple, a demandé au gouvernement de prolonger la scolarité obligatoire au motif que pour les technologies modernes, les jeunes travailleurs n'étaient pas assez bons en calcul et maîtrisaient mal la langue anglaise.

4. *Le Réformisme* - la social-démocratie de droite et ses dirigeants achetés par la bourgeoisie et alliés à elle. L'influence du réformisme s'est accrue dans les années d'après-guerre dans les principaux pays hautement développés, les États-Unis (où le rôle des réformistes est joué par les dirigeants syndicaux) et les pays d'Europe occidentale, où il n'y a pas eu de chômage de masse dans l'après-guerre, où l'augmentation de la productivité sans réduction correspondante du temps de travail a contribué à une augmentation considérable du produit excédentaire approprié par la bourgeoisie, donnant à celle-ci la possibilité d'assurer un niveau de vie un peu plus élevé à une couche de travailleurs beaucoup plus large que l'ancienne aristocratie ouvrière. Cela ne signifie pas, comme le claironnent les apologistes du capitalisme américain, que la classe ouvrière américaine dans son ensemble vit bien. Pas du tout. À côté de l'armée de millions de chômeurs et de sous-employés, il y a des millions de personnes très mal payées : des travailleurs agricoles sans ressources qui migrent d'une partie du pays à l'autre tout au long de l'année, des Noirs, des immigrants, en particulier ceux qui sont entrés illégalement aux frontières sud du pays, des travailleurs de l'industrie du tabac et de la confection. Cela ressort également des chiffres officiels sur l'augmentation de la proportion de femmes âgées travaillant aux États-Unis (en %) :

	1940	1960
Femmes âgées de 55 à 64 ans	19	38
Femmes âgées de 65 ans et plus	6	11

Les femmes âgées ne vont pas travailler contre un salaire pour le plaisir !

5. *L'asservissement idéologique du prolétariat* est historiquement ancré et protégé par tous les moyens par la bourgeoisie. Lors des dernières élections parlementaires en Angleterre, environ 6 millions de syndiqués ont voté pour les candidats du parti conservateur. La forte influence de l'église, de l'école, de la presse, de la radio, etc. entrave la diffusion de l'idéologie révolutionnaire, en particulier dans les pays capitalistes hautement développés.

La bourgeoisie peut être en mesure de retarder quelque peu la disparition inévitable de l'ordre social capitaliste, mais elle ne peut l'empêcher. Les contradictions internes du capitalisme, telles qu'elles sont révélées par Marx dans *Le Capital*, conduisent inévitablement ce système à la ruine. Dans le pays capitaliste le plus riche, les États-Unis, où la technologie se développe le plus rapidement, la bourgeoisie ne parvient pas à fournir des emplois aux travailleurs. La production augmente et l'emploi diminue. Les contradictions internes, les guerres contre les peuples qui luttent pour leur émancipation, affaiblissent le capitalisme.

La société capitaliste n'a plus d'idéologie progressiste : l'anticommunisme, qui tente de justifier la volonté de maintenir l'exploitation, la recherche du profit le plus élevé possible, est sa véritable idéologie. Tout le reste ne sert qu'à tromper les exploités. Le capitalisme devient relativement plus faible et le socialisme de plus en plus puissant.

Ce changement dans l'équilibre des forces est déterminé par les facteurs cruciaux suivants.

1) Le taux de croissance de la production sous le socialisme est plusieurs fois supérieur à celui du capitalisme.

Un institut bourgeois anglais (*The National Institute of Economic and Social Research*) a calculé le taux de croissance annuel de la production par travailleur dans les plus importants pays capitalistes pour les 100 dernières années environ (jusqu'en 1959). Les résultats sont les suivants :

Pays	Année de base	Taux de croissance, en %.
Japon	1880	2,9
Italie	1863	1,2
France	1855	1,5
Pays-Bas	1900	1,1
Suède	1863	2,1
USA	1871	2,0
Angleterre	1857	1,2

Nous pouvons dire que le taux de croissance annuel moyen de la production par travailleur dans les principaux pays capitalistes a été de 2% au cours du siècle dernier,

La crise de 1929-1933 et la dépression qui a suivi sont le résultat des lois du capitalisme dans sa crise générale. L'augmentation de la production dans les pays hautement développés et l'absence temporaire de crises profondes de surproduction dans la période d'après-guerre sont cependant principalement le résultat de la Seconde Guerre mondiale. Des dizaines de millions de jeunes hommes et femmes ont été mobilisés dans l'armée. Des millions de personnes étaient employées dans des entreprises militaires produisant des moyens de destruction qui étaient détruits sur le champ de bataille sans aucun bénéfice social. Les armements et les équipements militaires représentaient environ la moitié de la production totale. Aucun bien durable n'a été produit. Les nouvelles maisons n'ont pas été construites, les anciennes n'ont pas été réparées. Les matières premières et les produits manufacturés ont été épuisés. Le capital fixe, en particulier dans les secteurs civils, était épuisé. Dans les flammes des bombardements aériens et d'artillerie, d'énormes objets de valeur ont été détruits. Au lieu d'actifs réels, de l'argent a été accumulé dans les coffres des paysans, dans les caisses d'épargne et les crédits publics accordés aux citoyens, et dans les mains des capitalistes, sous forme d'énormes dépôts bancaires et de titres publics. Cette extraordinaire et considérable expansion du marché capitaliste a entraîné une forte croissance de la production après la guerre dans des pays tels que les États-Unis et le Canada, qui n'étaient pas le théâtre de la guerre. Un peu plus tard, un processus similaire s'est déroulé dans les pays vaincus où les ravages de la guerre n'ont pas permis de commencer la reconstruction immédiatement après la fin de la guerre : en Allemagne de l'Ouest, en Italie et au Japon ; la même chose en France. La guerre américaine en Corée a donné un nouvel élan à la croissance de la production aux États-Unis ; les facteurs qui avaient provoqué l'extraordinaire expansion du marché capitaliste après la guerre s'étaient alors épuisés. Les lois constantes de la production capitaliste conduisant à une contraction relative du marché déterminent de plus en plus le cours et le visage de la reproduction capitaliste. La dynamique de la production industrielle dans les pays capitalistes qui n'étaient pas des théâtres de guerre (1953 = 100) en témoigne clairement :

Année	USA	Canada	Angleterre
1956	109	120	113
1958	102	120	113
1960	119	130	128
1961 (première moitié)	121	128	130

De 1956 à 1961, la production de ces pays a augmenté très lentement. La contradiction entre le caractère public de la production et l'appropriation privée s'est aggravée à tel point que les capacités de production de ces pays ne sont utilisées qu'à 80%. Cela entrave le renouvellement et la croissance massive du capital fixe, sans lesquels il ne peut y avoir de véritable reprise. Lorsque le vide causé par la destruction massive de personnes pendant la Seconde Guerre mondiale sera comblé, le chômage deviendra encore plus répandu. Cela va rétrécir le marché des biens de consommation. Une crise agricole réduit le pouvoir d'achat de la paysannerie et des agriculteurs. Il n'y aura pas de "décennie dorée des années 60", comme le prédisent les économistes américains. La croissance de 6 % de la production prévue par l'organe de la grande bourgeoisie américaine, *Fortune*, est irréaliste.

Dans les pays qui ont été touchés par la guerre et qui ont donc commencé la reprise économique avec beaucoup de retard, une reprise prolongée est également impossible. L'économie du capitalisme aujourd'hui, en raison des lois internes de son développement, ressemble plus aux années 30 qu'aux années 50. Dans la compétition économique, la victoire du socialisme est assurée.

2. Le monde socialiste a un objectif commun : le progrès de chaque pays renforce tous les autres pays ; les pays socialistes sont unis par l'idéologie commune du marxisme-léninisme.

Le monde capitaliste est déchiré par d'innombrables contradictions : entre les puissances impérialistes elles-mêmes, entre l'impérialisme et les peuples libérateurs des colonies, etc. Au sein de chaque État, il existe une lutte entre le travail et le capital. Dans les États impérialistes, la contradiction entre les monopolistes et toutes les autres classes et couches de la société est exacerbée.

3. Dans les pays socialistes, non seulement la base matérielle, mais aussi la base scientifique et technologique se développe plus rapidement que sous le capitalisme, car ici elle sert les intérêts de la société dans son ensemble, alors que sous le capitalisme elle sert les intérêts du capital pour réaliser des profits.

L'Union soviétique avait déjà dépassé les principaux pays capitalistes dans des domaines importants de la science et de la technologie. Cela a permis de renforcer la capacité de défense de l'URSS et de l'ensemble du monde socialiste. Les bellicistes peuvent appeler à une attaque contre l'Union soviétique autant qu'ils le veulent, mais les hommes d'État responsables doivent réfléchir sérieusement à la question de savoir s'ils doivent accélérer la fin du capitalisme en déclenchant une troisième guerre mondiale.

A l'heure actuelle, le socialisme devient inévitablement de plus en plus un facteur décisif dans le développement du monde. Dans un certain sens, comme nous l'avons souligné plus haut, c'est déjà le cas, car toute la politique des classes dirigeantes des pays impérialistes et de leurs satellites est orientée vers la préservation de l'ordre capitaliste et la lutte contre le socialisme. Chaque pas qu'ils font, chaque action dans le domaine de l'économie, de l'idéologie et surtout de la politique, les impérialistes les considèrent exclusivement du point de vue de savoir si cela est à l'avantage ou au désavantage du socialisme. Cela peut expliquer le fait que tous les pays impérialistes, malgré les contradictions qui existent entre eux, se sont unis en blocs militaires, que des unités américaines, britanniques et françaises se trouvent sur le territoire de l'Allemagne de l'Ouest, que des troupes ouest-allemandes effectuent des manœuvres en Angleterre et en France, que les dirigeants des pays "démocratiques" déclarent les pays fascistes membres du monde "libre" et concluent des pactes militaires avec eux, que les impérialistes, qui pendant des siècles ont opprimé sans honte les colonies (et qui, aujourd'hui, après la libération politique de ces pays, les exploitent encore), prétendent être "amis" des pays économiquement moins développés.

Mais toutes les manœuvres des classes dirigeantes pour préserver l'ordre capitaliste sont vouées à l'échec. La théorie révolutionnaire de l'effondrement du capitalisme élaborée dans *Le Capital* est devenue une pratique ; à notre époque historique de transition du capitalisme au socialisme, la victoire complète du marxisme-léninisme, du socialisme et du communisme dans le monde entier est historiquement assurée.